

L'enseignement de la folie

idem

FRANÇOIS TOSQUELLES

L'enseignement de la folie

DUNOD

Une première édition
de ce texte est parue
en 1992 aux éditions Privat.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2014, pour le texte et la préface

5 rue Laromiguière, 75005 Paris
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-070833-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Préface de Pierre Delion	VII
Avant-propos. À l'école de la folie	XIX
Chapitre 1. La mise en scène	1
Chapitre 2. Le pathos	27
Chapitre 3. Dame Raison	67
Chapitre 4. Les traces graphiques	127
Chapitre 5. Le plagiaire	139
Chapitre 6. Les doubles	155
Chapitre 7. Le spectre de la folie	177
Index des noms	249
Table des matières	255

Préface

2014 sera le vingtième anniversaire de la mort de François Tosquelles. Voilà une belle opportunité de rééditer « L'enseignement de la folie ». Plusieurs événements récents et à venir, des journées, des livres et des publications en son hommage, montrent à quel point sa présence prend une consistance d'autant plus forte que la psychiatrie traverse actuellement des tourments préoccupants. D'avoir bravé la guerre civile espagnole, puis la deuxième guerre mondiale en France, tout en devenant un des principaux penseurs de la révolution psychiatrique qui allait émerger de ces tragédies humaines, permet de comprendre pourquoi il est devenu un personnage fondamental de la psychiatrie du vingtième siècle. Certes, il n'a pas, comme d'autres, laissé une trace flamboyante à la hauteur de ce qu'il a transformé dans ce paysage de la psychiatrie, car ses écrits¹ sont épars et trop peu diffusés, et les témoignages sur son œuvre restent rares. En revanche, pour ceux qui l'ont connu, sa présence, ainsi que les formes de sa pensée, restent intactes. Il incarne une sorte de mixte entre le Sancho Panza de Cervantès² et le Senhor Oliveira de la Figuera de Tintin³. À l'occasion d'un numéro de la revue

1. Son fils, Jacques Tosquellas, a le projet de publier les œuvres complètes de François Tosquelles.

2. Cervantes, M., *Don Quichotte de la Manche*, traduit par Jean-Pierre Claris de Florian, Librairie Garnier Frères, Paris, 1798.

3. Senhor Oliveira da Figueira est un marchand portugais. Tintin le rencontre pour la première fois dans *Les Cigares du pharaon* à bord d'un bateau sur lequel il a été

Empan en hommage à son œuvre, j'avais expliqué sa capacité à passer du rôle d'accompagnateur-protecteur de Don Quichotte de la Mancha, sorte de garde-fou au sens noble du terme, à celui du marchand szondien de quatre saisons possédant dans son barda tout ce qui pourrait sembler utile à Tintin et Milou dans leurs aventures arabisantes. Il se définissait lui-même comme un hystéro-maniaque, capable de prêter son appareil psychique à tous ceux qu'il rencontrait, quitte à pratiquer de façon ludique l'association libre (comme d'autres pratiquent la musique), donnant à penser à ses interlocuteurs, voire remettant en branle leur appareil à penser les pensées lorsqu'il était en panne. Lorsque je l'ai rencontré, par l'entremise de Jean Oury, il a su faire surgir en moi une vraie passion de la rencontre avec chaque patient. J'étais jeune assistant en psychiatrie, post-soixante-huitard de surcroît, engagé dans la mise en place de la psychiatrie de secteur sur le mode militant, et encore persuadé que la psychiatrie ne pourrait se renouveler que par une action institutionnelle sur le patient. La psychothérapie institutionnelle m'apparaissait alors comme une approche groupale susceptible de réussir avec les malades mentaux là où l'individuel avait échoué. Je n'avais pas encore intégré la subtile dialectique de ce mouvement, intégrant une approche éminemment individuelle à d'autres, plus collectives. Oury, qu'on ne peut soupçonner de tendances antipsychiatriques, avait perçu une de mes maladies infantiles idéalisantes et m'avait dépêché chez Tosquelles pour y recevoir une leçon, que dis-je, un « enseignement de la folie ». Aussi, lorsqu'après avoir passé l'épreuve initiatique, - « *mon service est oune merde, j'aurais dû te dire de ne pas venir* »-, qui me mit immédiatement en position de choisir de rester, il me proposa, le temps de mon passage à la Candélie¹, de venir avec lui, non pas assister, mais participer à ses consultations. Une fois sorti de ma surprise, je le suivis dans son bureau. De fait, ma formation a vraiment commencé ce jour-là : des consultations avec lui toute la journée, et chaque jour suivant, à

recueilli. Le senhor possède un véritable génie mercantile et parvient à vendre à Tintin de nombreux objets inutiles, comme il le fait aux Arabes du désert. Il apparaît dans les autres albums suivants : *Tintin au pays de l'or noir*, *Coke en stock*, *Les Bijoux de la Castafiore*

1. La Candélie est le Centre Psychothérapique Départemental situé près d'Agen. Les jeux de mots n'ont pas manqué sur « Lacan délie... ! ».

recevoir aussi bien les patients du service, que certains déjà sortis et revenant donner des nouvelles, que d'autres qu'il recevait directement de l'extérieur. J'ai pu également participer à quelques réunions de supervisions de cas cliniques qui restent gravées dans ma mémoire. Nous étions en 1979, et la psychiatrie de secteur peinait dans un certain nombre de services à se mettre en place. Des réunions dites « institutionnelles » avaient lieu dans le sien, auxquelles je n'ai pratiquement pas assisté, alors que mon projet en venant le rencontrer était de me former à « l'institutionnel », comme s'il s'était agi d'une technique... À vrai dire, il m'a formé à la psychiatrie : recevoir et accueillir le patient, entrer doucement dans son paysage, s'en faire reconnaître suffisamment pour être autorisé à y pénétrer, mais pas trop pour pouvoir le quitter sans déchirures le moment venu, apprendre sa langue, faire connaissance avec ses objets délirants, avec sa Weltanschauung, faire passer un Rorschach, un Szondi, rire ensemble et fumer une cigarette ou deux avec le patient, entreprendre un squiggle, bref, instaurer une psychiatrie accueillante, diagnostique et transférentielle : accueillante parce que le patient ne vient jamais voir un psychiatre pour lui faire part de son bonheur de vivre, sauf dans certains états maniaques préoccupants, et qu'à ce titre, son narcissisme blessé de malade demande les plus grandes précautions ainsi qu'une bonne dose de délicatesse ; diagnostique¹, parce que sans faire connaissance avec la psychopathologie du patient, pas d'approche psychiatrique possible sans sombrer dans une antipsychiatrie voire, pire, une « psychanalysette » (Tosquelles) ne prenant pas en considération les aliénations psychopathologiques et sociales ; et transférentielle, parce que ce niveau de rencontre est déjà un partage d'intimité, trempé dans la relation intersubjective et ses avatars que la réflexion psychanalytique nous a appris à comprendre et dépasser.

L'ouvrage que vous allez lire, « *L'enseignement de la folie* », est paru aux éditions Privat en 1992, deux ans avant la mort de François Tosquelles. Ce

1. Etymologiquement, diagnostique veut dire « *connaître quelqu'un en avançant avec lui dans le temps et dans l'espace de la rencontre* ». Cela n'a évidemment rien à voir avec poser une étiquette. On peut se rapporter pour comprendre la passage de la démarche diagnostique à celle d'un étiquetage en lisant le livre de Michel Minard, *le DSM Roi*, Erès, Toulouse, 2013.

livre a été et reste à mon sens la plus accomplie de ses productions écrites. Un des paradoxes réside dans le fait que vous allez lire un livre dans lequel Jean Henriet, éditeur-maïeuticien, joue le rôle d'un candide qu'il n'est certes pas, qui aide Tosquelles à accoucher de sa pensée, sur le mode oral, à l'image d'une des théories sexuelles infantiles dévoilées par Freud. On s'aperçoit rapidement qu'il s'agit d'une sorte de dialogue qui correspond au style de Tosquelles, et qu'il conduit de façon très socratique. D'ailleurs il revendique ce style de la façon la plus nette en se distinguant des auteurs qui écrivent des traités de psychiatrie sur le modèle encyclopédique, c'est-à-dire avec le projet de proposer une théorie générale du sujet abordé. Jean Henriet, dans son avant-propos avance que : « *L'échec de la composition au sens rhétorique et cartésien du terme est ici la condition de réussite de cette tentative dont la littérature française, de Montaigne à Proust, a le secret : suivre au plus près le vécu psychique, épouser les méandres de la réalité extérieure, se garder de toute théorisation abusive, qui trahit le concret de l'expérience* ». (p. XXI) D'ailleurs, Tosquelles, avec Montaigne et Proust pour parrains, non content d'assumer cette méfiance d'une théorie généralisante ou plutôt totalisante, plaidera plus loin lui-même pour une position basse et modeste dans l'exercice théorico-practique (praxis) de la psychiatrie : « *Pour accueillir les conneries des autres et leurs efforts pour les envelopper de dorures pas toujours baroques, l'ABC de nos démarches commence par ne pas nous cacher à nous-mêmes nos propres conneries et leurs impasses* » (p. 218). Et Jean Henriet d'insister sur « *l'exceptionnelle originalité d'un itinéraire humain que ce livre entend retracer* ». Mais ajoute-t-il, « *plus que chez tout autre, l'imbrication du parcours humain, de la géographie individuelle et de la naissance des idées, se trouve évidente et même revendiquée et illustrée à de nombreuses reprises par l'auteur. (...) François Tosquelles prend constamment appui sur le sol de l'enfance. C'est de là qu'il avance avec le plus de certitude. Si l'on s'enracine en elle, les risques de s'égarer sont moindres : car, pour cet éminent praticien, la théorie, c'est le Minotaure dans le labyrinthe de la vie psychique. Il importe de retrouver les cailloux que l'enfance a laissés : eux seuls permettent de ne pas s'égarer dans les dédales de la vie adulte* » (p. XX). Tant et si bien qu'au bout de quelques pages, vous aurez l'impression d'être entré en dialogue avec Tosquelles, tant son approche de l'humain, en s'appuyant sur l'enfance de l'homme, permet à chacun d'entre nous des identifications avec notre propre enfance, ouvrant des passages

vers ces contrées partagées, même si la singularité des trajectoires reste pour lui une donnée essentielle. « *Dans la vie comme en psychiatrie* » (Schotte), Tosquelles démontre de façon radicale que le sujet en question ne peut pas faire l'objet d'une démarche identique à celle d'autres sujets et qu'il convient d'en aborder les principales questions de manière artisanale voire artistique, c'est-à-dire à partir du *sentir*, de l'*aïsthésis*, du *pathique* avant de prétendre en déduire une quelconque logique générale. En appui sur Arnau de Villanova, il considère « *quatre forces qui agissent dans toute œuvre d'art et conjuguent artifice, fantaisie, mains et outils : l'outil du travail découpe et recoupe la forme attachée évidemment à la main qui dirige l'outil ; cette main qui dirige l'outil vers l'image de la fantaisie, laquelle a en fait la forme de l'artisan* » (p. 229). Dans cette aperception de la psychiatrie gît la logique du singulier¹ à laquelle Tosquelles est tout particulièrement attaché et qui surdétermine en quelque sorte son abord personnalisé des sujets en déshérence au sein d'institutions vivantes. Son intuition de l'institution n'y déroge pas car « *tout autant que n'importe quel autre type de psychothérapie, la psychothérapie institutionnelle se joue sur place dans un lieu déterminé et dans une époque déterminée. Il s'agit d'un processus qui s'articule d'une façon variable. Toute conception a priori très fixiste de la notion d'institution est absurde.(...) Saint Just disait que la liberté humaine se mesure en quelque sorte par l'existence de plusieurs institutions auxquelles chacun peut participer. Cette pluralité d'institutions coexistantes est pour moi fondamentale. C'est ce qui à mon avis rend possible le changement que chacun peut vivre, lorsqu'il passe, de lui-même, d'une logique de l'appartenance à une logique de participation.* » (p. 231) Preuve en est, la nécessité de toujours remettre sur le métier cette notion reprise par Oury, dans son article de l'EMC, de « *respect de l'historicité* ». En effet, si le processus général du soin psychiatrique comporte quelques invariants structuraux, un certain nombre de critères militent en faveur d'une étude approfondie de ce qui se passe ici et maintenant, afin de préparer l'arbre à la greffe qui permettrait d'améliorer la qualité de ses fruits, plutôt que de penser à la replantation d'un nouvel arbre sans tenir compte de l'écologie locale. Mais

1. Peirce oppose la logique du singulier à la logique du général. Cf. les ouvrages de Michel Balat, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse*, L'Harmattan, 2000.

loin de vanter l'importance de l'enfance pour les autres, Tosquelles raconte sa propre enfance catalane et accorde aux différents protagonistes diverses fonctions qui vont compter dans sa trajectoire : la ville de Reus, ses parents et leur commerce de « nouveautés » portant un nom français « *Le chic* », son oncle maternel, médecin généraliste qui l'emmenait tôt visiter ses patients avec lui, et possédait une belle bibliothèque dans laquelle il découvrait dès onze ans les œuvres de Freud en allemand, commentées d'annotations de sa main, le « Centro de Lectura Pere Mata » et bien d'autres pépites. Rapidement une passion pour le théâtre naît chez lui qui prendra diverses formes au cours de sa vie : du théâtre miniature de sa tendre enfance, au théâtre construit avec ses amis au troisième étage de sa maison familiale, jusqu'au théâtre psychodramatique inspiré de Moreno, puis enrichi par la psychanalyse, technique qu'il utilisera en la réinventant au fur et mesure des nécessités cliniques. Le Professeur Mira, son premier-maître en psychiatrie, évoquait d'ailleurs l'ensemble de l'existence humaine comme « *une suite de productions et de reproductions théâtrales* ». C'est dans cette passion qu'il place l'importance dans son œuvre du « *pathos* », qu'il définit comme « *sentiment, angoisse, émotion et leurs manifestations* » (p. 31). Pour lui, psychothérapie, psychopathologie et psychiatrie sans prise en considération du pathos ne peuvent que conduire à ces systèmes détachés de toute contingence humaine et ne peuvent que dépérir en s'éloignant de la réalité de la clinique, de même qu'un intérêt pour ce seul pathos ne permet pas d'en intégrer l'importance dans une visée plus complexe de la relation intersubjective. Mais la biographie de Tosquelles réserve quelques autres surprises de taille à celui qui ne le connaît pas. À peine sorti de l'enfance, il passe son baccalauréat à quinze ans. Il entreprend aussitôt ses études de médecine et de psychiatrie et, dès que l'occasion se présente, il commence une psychanalyse avec Sandor Eiminder, psychanalyste appartenant à l'école de Ferenczi, et tout droit venu de Hongrie en raison du danger nazi. Son goût du Politique comme possibilité de transformer un monde qui péchait par bien des défauts va le conduire à s'engager de façon militante et à se retrouver mêlé à toute cette histoire formidable de la jeune république espagnole issue pour partie des catalans hostiles au régime régalien récemment destitué. Il a notamment participé activement à la constitution du POUM qui s'inscrivait comme une force intelligente et libre entre ceux qui allaient devenir d'un côté

les nervis franquistes et, de l'autre, les apparatchiks staliniens. La guerre d'Espagne éclate avec ses drames en puissance auxquels Tosquelles est amené à participer activement en tant que psychiatre « militaire ». Déjà son destin est scellé : il conserve les liens avec chaque individu malade et sa famille, et il participe activement aux réunions de l'État-major pour « conseiller » les décideurs militaires sur l'opportunité de prendre telle ou telle décision bien au-delà de sa stricte compétence psychiatrique. On le voit, l'individuel et le collectif existent déjà en lui comme dimensions indissociables de toute pratique humaine. Mais la défaite de la jeune république, porteuse de tant d'espoirs, conduira en exil beaucoup de ceux qui ne sont pas morts pendant son déroulement.

À l'occasion de son arrivée en France il évoque avec son humour habituel les différentes morts dont il est revenu, sa typhoïde à dix ans, sa convocation par un commissaire politique communiste chargé de l'exécuter, l'entrée fracassante des franquistes dans l'hôpital militaire de Almodovar del campo tuant tout sur leur passage, en insistant à propos de chaque expérience sur l'importance des aspects sensoriels, voire sensori-moteur de ses renaissances, peut-être à l'origine de sa thèse française sur « *Le vécu de fin du monde dans la folie* ». Ce paramètre jouera un rôle essentiel dans son intérêt pour le corporo-psychique et les nombreux aléas de l'image du corps survenant dans les pathologies psychotiques et autistiques. On comprend mieux la vivance de cet homme, profondément enracinée dans un narcissisme primaire à toute épreuve. « *Je suis allé au cimetière. Les innombrables morts inconnus et des vivants s'y rencontraient dans un espace qui dénonçait la démesure ambitieuse de la rêverie. La mort et la paix des cimetières chantent partout la vanité d'ensevelir quoi que ce soit dans des oubliettes éternelles. Cependant, j'ai écarté tout de suite l'ironie orchestrale qui m'amenait à la Danse macabre de Saint Saëns ou, pire, à la Danse des vampires, pour revenir à cette recherche, peut-être un peu obstinée, de ce qui se cache dans la forêt des obstacles qui se dressent dans la vie de chacun, ce « continuo ostinato », comme disent les musiciens, qui accompagne en sourdine la traque des traces de la folie des hommes* » (p. 133). Même dans cette évocation funéraire, Tosquelles insiste sur l'importance du mouvement, du musculaire, du rythme, comme la force qui gouverne le monde des humains, son horloge interne. Et vous allez bien rire lorsqu'il vous racontera son identification infantile aux poules : « *Le premier animal*

qui m'a fortement aidé pour pouvoir tenir debout et marcher a été la poule. Je me suis lancé derrière elles dès que j'ai pu. Elles tenaient sur leurs deux pattes, elles picorait, vagabondes, partout où il y avait des grains et, à l'occasion de multiples petits cailloux. Si les poules battaient de l'aile, ce n'était jamais pour voler loin, ni très haut. Je crois qu'il y a là les indices de mon ambition modérée. (...) Peut-être est-ce au tout petit volume des grains d'orge et de blé que je dois maintenant mon intérêt persistant pour les petits riens colportés et indispensables à la vie et à la survie de chacun » (p. 143).

Lorsqu'il arrive à Saint Alban après bien des péripéties, Tosquelles est déjà porteur d'une immense expérience psychiatrique et humaine, dans laquelle il a croisé les apports de très nombreux auteurs et praticiens, et d'une culture encyclopédique. Et sa métaphore du mouvement de Psychothérapie institutionnelle marchant sur deux jambes, l'une politique et l'autre psychanalytique ne vient pas de pures abstractions.

« *Freud et Marx ont vécu à une époque où l'industrie venait de bouleverser les habitudes productives des paysans. La force hydraulique naturelle cédait le pas à la force de la vapeur d'eau condensée par les machines à vapeur. (...) L'énergie se substituait à la force. J'ai cité Marx, parce que, sur un autre registre que Freud, il souligna les équivalences qui ont fait de la production des marchandises une chosification analogue à celle bien connue du fétichisme dans certaines perversions sexuelles. La matérialisation du fétichisme rentrait ainsi de nouveau de plein fouet dans les transformations chosifiantes de l'énergie à l'œuvre, dans chacun et dans les groupes humains. Les instances que Freud reconnaît dans l'appareil psychique, le Moi, le ça et le sur-Moi, l'Inconscient lui-même, de même que le savoir, risquent fort d'être confisquées par les hommes, et trimballées de-ci de-là comme des fétiches chosifiés » (p. 139). À une époque où l'image domine les rapports entre les humains au point d'instaurer ce que je propose d'appeler une « démocratie des faux selfs », cet accent mis par Tosquelles sur les risques d'une fétichisation, aussi bien du côté du capital que de celui de la Traumdeutung est prémonitoire. Les membres du mouvement de Psychothérapie institutionnelle ont tenté de traverser ces pièges débusqués de bonne heure par la sagesse tosquellessienne. Oury, en nous aidant à repenser la psychiatrie, et notamment la psychiatrie de secteur entée par principe sur la cité, à l'aune de la double aliénation, ne fait rien d'autre, mais c'est énorme, que nous mettre devant l'évidence*

de la distinction radicale à opérer entre aliénation psychopathologique et aliénation sociale. Il a des pages remarquables sur l'analyse rigoureuse et, oh combien, actuelle de Marx sur « *entäußerung* » et sur « *entfremdung* » pour approcher au plus près de l'aliénation sociale. Mais il a les mêmes intuitions pour nous préciser les ressorts de l'aliénation psychotique chez Lacan, la non-altération/aliénation dans le langage devenant alors un des fondements de la folie. À relire les « exploits » de Tosquelles, on découvre à quel point il savait ne pas confondre les deux plans, et organiser sa pensée et son action avec ses compères successifs en tenant le plus grand compte de ces repères structuraux et structurants. Sur un autre plan, Tosquelles tente d'articuler la médecine et la psychanalyse sans les confuser : « *Il y a un vrai barrage interne qui se dresse dans le travail scientifique et qui limite ses perspectives par l'isolement de parcelles sans aucune articulation les unes avec les autres. Il en est de même pour ce qui concerne les connaissances psychanalytiques qui, lorsqu'elles sont accueillies, ne le sont que d'une façon parcellaire et isolée, tout à fait à l'opposé de la démarche freudienne* » (p. 240). On voit aujourd'hui que le risque de développer des savoirs cloisonnés est inversement proportionnel à nos capacités de mettre en liens les domaines concernés les uns avec les autres. Décrire le développement de l'enfant en ne considérant que la génétique et le neurodéveloppement, ou en miroir, en faisant abstraction du corps est une ineptie. Il est primordial de penser la complexité du monde et de ses habitants, les humains. Tosquelles en était intimement persuadé au point qu'il a proposé de façon provocatrice l'aphorisme suivant : la médecine est une branche de la psychiatrie. Ce faisant il nous rappelait avec force que la médecine est une forme particulière de la relation humaine, et qu'à aucun prix il ne faut lâcher sur le fait que, bien qu'en progrès constants du côté scientifique, elle reste basée sur la rencontre entre deux êtres, ou plus, dans laquelle la dissymétrie entre les positions ne doit jamais aboutir à une dissymétrie entre les personnes. En psychiatrie, la qualité psychothérapique de la relation est prévalente et la science doit venir contribuer à l'amélioration de l'état psychique du patient. En médecine, la qualité de la relation garde la même importance, tout en étant souvent masquée peu ou prou par l'importance accordée à la science médicale. Il ressort de la fréquentation de Tosquelles une forte impression d'évoluer dans une médecine à valence psychiatrique et à visage humain. C'est tout

naturellement dans cette ambiance intellectuelle et affective que la notion de constellation transférentielle a germé dans son expérience. Sa capacité de contact avec tous les humains avait comme conséquence immédiate de faciliter les interactions avec et autour de lui. Parler devenait « facile », c'est-à-dire possible. La liberté de circulation de la parole venait témoigner de la possibilité de circuler librement dans un système démocratique, et toute hiérarchie statutaire était traversée, amodiée, transformée par une hiérarchie subjectale rendant possible l'énonciation de son propre contre-transfert avec un patient pris en charge, mais pas dans n'importe quelle circonstance, dans une instance, la réunion, dans laquelle pouvait « se jouer » la mise en scène du monde interne du patient, chacun avec son rôle, dans le respect du rôle des autres. Ce dispositif génial de la constellation transférentielle souvent repris et approfondi par Oury y incluant l'apport de la généralisation du principe de Stanton et Schwarz, est une invention qui permet de traiter les transferts dissociés (Oury), les transferts projectifs ou adhésifs. Aussi, l'institution la plus proche de chaque patient reste-t-elle la constellation transférentielle, voire « sa » constellation transférentielle. Bien sûr Tosquelles avait aussi inventé les clubs thérapeutiques, le journal, les associations culturelles et beaucoup d'autres prétextes à « relationner », comme autant de systèmes facilitant la sortie de l'apragmatisme généralisé, de la persécution, et autres symptômes de la personne psychotique ainsi que de ses soignants, mais in fine, la constellation transférentielle est l'outil fabriqué pour et avec chaque patient sur lequel il pourra prendre appui pour cheminer dans sa trajectoire existentielle. Dans cette perspective, Tosquelles ne risque pas de fétichiser l'institution, qu'il distinguait de l'établissement, car son existence est tout entière consacrée au service de chaque patient voire de plusieurs patients dans les croisements qui s'opèrent dans les rencontres quotidiennes qui tissent le soin avec l'équipe soignante. L'institution n'est pas première, elle se déduit d'une nécessité dictée par la forme que prend la psychopathologie dans le transfert et qui contribue à la *fonction phorique*¹ de chaque patient par les membres d'une équipe qui le soigne, à charge pour chacun des « soignants »

1. Porter sur ses épaules psychiques le patient tout le temps qui sera nécessaire à ce qu'il parvienne lui-même.

d'accueillir dans sa propre psyché leurs signes de souffrance psychique (fonction sémaphorique) et d'en travailler les effets dans la réunion de la constellation (fonction métaphorique).

Pour tous ces trésors que Tosquelles nous a permis de trouver-crée (Winnicott), son importance dans le paysage psychiatrique a été, est et sera fondamentale pour tous les patients porteurs de psychopathologies graves et dont les formes de transferts ne peuvent s'assimiler aux formes classiques du « névrosé occidental poids moyen ». La réédition de son « Enseignement de la folie » est un moment propice pour lire et relire les contenus multiples de ses messages civilisateurs.

Pierre DELION

Avant-propos

À l'école de la folie

*Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie,
c'est l'homme même qui disparaît...*

François Tosquelles

Si le renom de François Tosquelles est extrême dans les milieux psychiatriques comme parmi les éducateurs, son parcours reste globalement peu connu. Présentés comme instigateurs de ce qui a été appelé la psychothérapie institutionnelle, le psychiatre et le chercheur ont, comme souvent, souffert de cette équation trop rapidement faite entre une activité de vingt-cinq ans à Saint-Alban en Lozère et un concept par définition trop étroit. La rançon de l'importance immense de François Tosquelles dans le renouveau de la psychiatrie de la deuxième moitié du XX^e siècle a été une relative disparition de l'homme derrière le mouvement auquel il a donné naissance. Comme tous les concepts édifiés après coup — c'est Georges Daumezon qui, dans les années 1955, impose le mot — l'expression de *psychothérapie institutionnelle* ne rend pas compte de l'exceptionnelle originalité d'un itinéraire humain que ce livre entend retracer.

Chez François Tosquelles, plus que chez tout autre, l'imbrication du parcours humain, de la « géographie individuelle » et de la naissance des idées se trouve évidente et même revendiquée et illustrée à de nombreuses reprises par l'auteur. Retourner à ses racines — géographiques, familiales, mythiques —, c'est en effet se rendre à nouveau contemporain des idées qui en sont l'expression. C'est ainsi que l'apparente digression biographique est toujours matière à exposer une idée non plus abstraite mais incarnée. « Ici, ce qui apparaît comme une anecdote biographique constitue seulement les nœuds d'un filet vécu par François Tosquelles et qui peuvent constituer des indices de ce qu'on peut dire à l'autre lorsqu'il se heurte à des impasses

dans son travail visant à réélaborer sa propre existence ». L'évocation du souvenir permet non seulement l'exposé de l'idée chez l'auteur mais favorise aussi chez le lecteur, par un jeu d'échos, tout un processus de remémoration personnelle propice également à la mise en forme des concepts. Telle est la principale raison d'être des *excursus* biographiques que cet ouvrage comporte et tel est l'un des effets mystérieux de la lecture de celui-ci.

François Tosquelles prend donc constamment appui sur le sol de l'enfance. C'est de là qu'il avance avec le plus de certitude. Si l'on s'enracine en elle, les risques de s'égarer sont moindres : car, pour cet éminent praticien, la théorie, c'est le Minotaure dans le labyrinthe de la vie psychique ; il importe de retrouver les cailloux que l'enfance a laissés : eux seuls permettent de ne pas s'égarer dans les dédales de la vie adulte. S'adressant aux éducateurs, l'auteur leur rappelait : « Votre livre de chevet doit être l'enfant lui-même ».

Au cœur de la démarche de François Tosquelles, il y a ce souci constant de respecter cet inconnu de l'homme qu'est la folie. Avant de la classer, il importe de tenter de la comprendre. De l'appivoiser avant de la théoriser. C'est pourquoi, à ses yeux, la folie ne saurait être réduite à la notion de maladie mentale. Guérir la folie, c'est d'abord l'accueillir, entrer dans son langage.

Deux anecdotes permettent d'illustrer cette attitude. La première est précisément relatée dans cet ouvrage. François Tosquelles évoque le cas d'un malade que la terminologie médicale aurait pu étiqueter comme sujet affecté « d'arithmético-manie ». Il s'agissait effectivement d'un homme adulte qui passait toutes ses journées à la fenêtre à compter et à effectuer des opérations. Il fit remarquer à François Tosquelles que toutes ses opérations aboutissaient fatalement tantôt au chiffre 32, tantôt au chiffre 1 903. François Tosquelles « épouse » alors complètement la démarche de son patient : non content de se livrer aux mêmes opérations, il décide de comptabiliser également le nombre de mots employés par lui... Devant l'étonnement du patient, il explique : « Ça me plaît, d'ajouter le nombre de vos paroles, parce qu'ainsi je vous écoute ». Une communication verbale s'installe alors, dégageant « l'espace opérationnel d'une psychothérapie ». Que s'est-il passé ? Rien et, en même temps, l'essentiel : la langue de l'autre était écoutée pour elle-même. Et de cette reconnaissance enfin accordée naissait la rencontre.

Dans un autre contexte, les entretiens de Saint-Alban, François Tosquelles rabroue énergiquement l'un des intervenants en lui faisant remarquer qu'en matière de maladie mentale, il ne connaît qu'un seul dictionnaire, celui du patient. Dans les deux cas se trouve affirmée la nécessité d'apprendre d'abord à parler la langue de l'autre. Jusqu'à en mimer l'attitude ou l'expression verbale.

Le commentaire de François Tosquelles est extrêmement éclairant sur l'un des aspects de sa pratique thérapeutique : « En l'accompagnant quelque peu dans ses agissements, j'ai cherché plutôt à casser la coquille de ce que tant d'auteurs appellent la "structure délirante" et d'autres le "noyau" plus ou moins caché des délires. [...] Dans cette cassure, [...] je n'ai introduit aucune conception philosophique ni aucun récit pédagogique, mais, au contraire, j'ai facilité, pour le malade lui-même, la possibilité de produire des souvenirs concrets vécus au long de sa vie. »

Cette dernière anecdote est en même temps révélatrice de la méthode de composition utilisée par François Tosquelles pour ce livre. S'il a opté pour une forme dialoguée, il faut préciser immédiatement que ce dialogue est *un duo de l'auteur avec lui-même*. Il se plaît à tenir successivement les deux rôles du questionneur et du questionné ; rares sont les auteurs qui le pratiquent avec une telle maîtrise.

Extrêmement conscient de la spécificité de ce mode d'exposition et de sa fécondité, il fait dire à son interlocuteur fictif : « On a parfois l'impression que, rassemblant votre récolte, vous n'aboutissez pas à écrire de vrais livres. Vous vous trouvez envahis par le trop-plein de votre expérience », pour lui répondre : « Cet échec est peut-être le bienvenu. Il me prédispose à persévérer dans un style verbal entrecoupé qui tisse et tend ses filets sur les bords des rivières humaines au gré de la mouvance des rencontres ».

La digression, l'anecdote, l'excursus sont comme la condition d'existence d'une pensée qui se méfie par-dessus tout de la mise en forme didactique. « L'échec » de la composition au sens rhétorique et cartésien du terme est ici la condition de réussite de cette tentative dont la littérature française, de Montaigne à Proust, a le secret : suivre au plus près le vécu psychique, épouser les méandres de la réalité extérieure, se garder de toute théorisation abusive, qui trahit le concret de l'expérience. Ainsi, François Tosquelles propose explicitement de substituer à la chaîne des raisons « l'emboîtement

des nombreuses expériences vécues pendant l'enfance ». Sa pensée préfère donc les méandres et les vagabondages à la ligne droite des « chaînes de raison ».

Au lecteur de s'éveiller à cette pensée qui, tout en se refusant à l'exposer didactique, sait admirablement tisser les fils d'une persuasion efficace. Rien de plus éloigné de François Tosquelles que le vain souci de convertir un auditoire ou un lecteur. À l'instar d'un Montaigne, il se propose simplement d'offrir le vagabondage d'une pensée ; insensiblement, comme un danseur surpris par un rythme qui l'entraîne, le lecteur se surprendra à épouser de lui-même cette pensée. Mieux : il apprendra à penser lui-même. C'est la plus belle fonction qu'on puisse donner à la lecture : un accompagnement de l'autre qui vous fait naître à votre propre marche.

Pour François Tosquelles toutes les tentatives d'*explications* de la folie n'ont abouti qu'à une réduction du phénomène : on passe à côté de la folie faute d'admettre qu'il s'agit « d'un processus propre à l'élaboration humaine de chacun ». Mieux, le fou est celui « qui porte des manifestations vitales à la lumière du jour ». Il est l'humanité à ciel ouvert. En ce sens, la folie peut être dite « le noyau de l'être humain... Il n'est pas prudent de l'avaler tel quel. Cependant, sans le noyau, le fruit n'aurait jamais existé ».

Avec l'*Enseignement de la folie* se formulent les premières amorces d'une réflexion sur ce qu'on pourrait appeler un nouvel esprit psychothérapeutique, au sens où Gaston Bachelard pouvait, au lendemain de la découverte de la physique des quantas, parler d'un nouvel esprit scientifique.

C'est bien d'une révolution qu'il s'agit ou, si l'on veut, d'un appel à une révolution des esprits. Les médecins et les psychiatres contemporains sont pour la plupart en retard. Technicisme et organicisme continuent de régner. À une époque où la nouvelle physique nous parle d'énergie, de principe d'incertitude, d'indétermination, de l'influence de l'observateur sur la réalité, il est encore des esprits qui confondent l'organe et sa fonction, ou qui affirment que l'affectif n'intervient pas en psychothérapie. Avec l'ouvrage de François Tosquelles s'esquisse une troisième voie, qui se formule au-delà de la dichotomie « Cela est organique, cela est psychique ».

Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de permettre au lecteur d'y avoir accès.

Jean HENRIET